La petite école des pères

Comédie en un acte et en prose

par Etienne et Gaugiran-Nanteuil

Nivôse an 11 (1803

LA PETITE ÉCOLE DES PÈRES,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR C. G. ÉTIENNE et GAUGIRAN-NANTEUIL,
Auteurs des DEUX-MÈRES et du PACHA DE SURESNES.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre Louvois, le 8 nivose an 11.

Il est bien d'être l'ami de ses enfans, mais il faut savoir être leur père.

Scène dernière.

PRIX, 1 fr. 20 cent.

A PARIS,

Chez Madame MASSON, libraire, Editeur de Pièces de Théâtre, rue de l'Echelle, n°. 558, au coin de celle Saint-Honoré.

AN XI. — 1803.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LORMEUIL, homme de 45 ans.	PICARD.
SAINT-LÉGER, son fils aîné.	CLOZEL.
HENRY, son fils cadet.	BARBIER.
MERVILLE, espèce de complaisant.	PICARD, jeune.
GRIPPER, homme d'affaires.	HABERT.
ANGÉLIQUE DE MELFORT, jeune veuve, nièce de Lormeuil.	ADELINE.
CIDALISE, coquette.	DELISLE.
Un Valet.	TYPHAINE.

La scène est à Paris, chez Lormeuil.

AVIS.

Il n'y a d'édition avouée par l'Auteur, que celle dont les Exemplaires sont signés par l'Editeur. Elle poursuivra les Contrefacteurs, conformément à la loi.

LA
PETITE ÉCOLE DES PÈRES,
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN PROSE.

Le théâtre représente un salon, élégamment meublé.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRY, *seul.*

ENFIN, après quatre ans d'absence, me voilà de retour dans la maison de mon père, et je n'ai pu encore parvenir à le voir. J'ai retrouvé veuve madame de Melfort, ma cousine, et je puis librement aspirer à sa main. Elle ignore l'état actuel de ma fortune; car, le banquier Gripper, chez lequel j'ai placé mes fonds, sous le simple nom de Henry, m'a promis de me garder le plus profond secret. Mais il est huit heures et ma cousine n'est point encore ici; elle m'avait cependant dit hier de l'attendre avant le lever de mon père..... J'entends du bruit, c'est elle, sans doute.

SCÈNE II.

HENRY, ANGÉLIQUE.

HENRY.

Ah! vous voilà, ma chère Angélique? Eh bien! que dois-je espérer?

ANGÉLIQUE.

Je vous le répète, il n'est pas encore temps de vous présenter aux yeux de votre père.

HENRY.

Eh quoi ! depuis quatre ans d'une séparation cruelle, après tout ce que j'ai fait pour détruire les préventions injustes qu'il avait contre moi....

ANGÉLIQUE.

Vous savez la prédilection qu'il a pour son fils aîné ; celui-ci a toujours été jaloux de vos bonnes qualités, et la crainte de lui déplaire, ou peut-être de l'humilier, rend M. Lormeuil injuste à votre égard.

HENRY.

Quant à moi, j'ai toujours aimé mon frère ; mais il m'avait poussé à bout, et j'avoue que j'avais quelques torts à me reprocher dans la dispute que j'eus avec lui, et qui me força de quitter la maison paternelle.

ANGÉLIQUE.

Au reste, votre père devient de jour en jour plus aveugle sur le compte de Saint-Léger ; c'est par suite de cette faiblesse qu'il est venu se fixer à Paris, et qu'il s'est jeté dans le monde sans en avoir la moindre expérience : au lieu de retenir votre frère, il est de moitié dans toutes ses folies ; enfin les choses en sont venues au point qu'on a peine à distinguer le père d'avec le fils.

HENRY.

Que m'apprenez-vous, ma chère Angélique.... Mais lui avez-vous parlé de moi ?

ANGÉLIQUE.

Il savait votre arrivée avant que je lui en fisse part, et il se figure, je ne sais comment, que vous ne venez ici que pour réclamer la part qui vous revient dans l'héritage de votre mère.

HENRY.

Il me connaît bien mal ; mais enfin, quand cela serait, mon frère ne jouit-il pas de son bien ? mes

droits ne sont-ils pas aussi légitimes que les siens?

ANGÉLIQUE.

Sans doute; mais votre réclamation viendrait bien mal à propos; car, s'il ne faut rien vous taire, la fortune immense de votre père se trouve bien délabrée. Eh! pourrait-il en être autrement? Des dépenses continuelles, point d'ordre, des gens d'affaires qui le trompent, de faux amis qui l'égarent, des complaisans qui l'endorment, des femmes qui le ruinent et des valets qui l'achèvent.

HENRY.

Ciel! quel tableau me faites-vous-là?

ANGÉLIQUE.

Celui de beaucoup de maisons de Paris, mon ami; séduit par je ne sais quel système chimérique, il a élevé votre frère dans de faux principes d'indépendance. Oubliant son âge, ses devoirs et son titre de père, il se donne tous les ridicules de la jeunesse; en un mot, il est tour-à-tour le confident et le rival de son fils.

HENRY.

Se pourrait-il?

ANGÉLIQUE.

Cependant, il est plus faible que coupable, et conséquemment plus à plaindre qu'à blâmer.

HENRY.

Je ne le vois que trop; j'ai été oublié ici par tout le monde, excepté par Angélique; mais son souvenir ne m'en est que plus cher.

ANGÉLIQUE.

Oui; mon cœur n'a jamais changé. Jadis retenue par un lien sacré, je suis aujourd'hui veuve et maîtresse de ma fortune; elle est médiocre, mais au moins elle vous appartient toute entière.

HENRY, *lui baisant la main.*

On m'a donc trompé quand on m'a parlé d'une personne qui demeure dans cette maison, d'un certain Merville.

ANGÉLIQUE.

Il est vrai que votre père me persécute depuis long-temps pour me le faire épouser; mais quand même mon cœur ne vous eût point appartenu, je n'aurais pu le donner à un homme sans principes, sans mœurs, à un parasite avide, grand conteur de nouvelles, grand donneur de paroles, faisant des affaires ses plaisirs, et des plaisirs ses affaires, parlant toujours de sa fortune, et vivant aux dépens d'autrui; enfin, à un de ces nouveaux honnêtes gens qu'on rencontre par-tout et qui ne viennent de nulle part!

HENRY.

Je m'en rapporte à vous, ma chère cousine; plaidez ma cause auprès de mon père.

ANGÉLIQUE.

Fiez-vous à mon zèle; laissez-moi le préparer à votre visite... Ah! mon Dieu! je crois l'entendre; je vous le répète, il n'est pas encore temps de vous montrer. Retirez-vous, je vous ferai avertir.

HENRY.

Qu'il m'en coûte de m'éloigner de lui quand je voudrais me jeter dans ses bras! Mais dites-lui bien, ma chère Angélique, qu'il n'a pas cessé de m'être cher, et qu'un jour je lui prouverai si je suis un fils tendre et respectueux. *(Il sort.)*

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, LORMEUIL.

LORMEUIL, *un fleuret à la main.*

Eh! eh! eh! eh! parez-moi celle-là! parez-moi celle-ci!

ANGÉLIQUE.

Ah! mon oncle! comme vous voilà de bon matin dans des dispositions guerrières!

LORMEUIL.

Oui, je me sens en train; regarde, et dis-moi s'il y a un jeune homme capable de porter une botte avec cette vigueur.

ANGÉLIQUE.

Prenez-garde; vous pourriez abuser de vos forces.

LORMEUIL.

Tais-toi donc; je suis toujours frais, dispos, de belle humeur, en bonne santé; enfin, j'ai vingt ans de plus que mon fils aîné, eh bien! l'on me prend par-tout pour son frère cadet.

ANGÉLIQUE.

Il est sûr que vous ne devez pas passer pour son père, d'après le ton familier qu'il prend avec vous.

LORMEUIL.

Te voilà encore avec tes préjugés de la vieille éducation.... Un père ne doit pas être le tyran de son fils.

ANGÉLIQUE.

Oui; mais il ne doit pas être son esclave.

LORMEUIL.

Comment! comment! son esclave? Je suis son camarade, son confident; nous n'avons rien de caché l'un pour l'autre, nous ne nous quittons pas

plus qu'amant et maîtresse, et nous nous tutoyons comme deux frères. Nous allons ensemble au jeu, au bal, au concert, au spectacle; enfin, juge si nous sommes bons amis, nous nous battons tous les matins : c'est un plaisir. Eh! eh! eh!....

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SAINT-LÉGER, *sortant de son appartement avec un fleuret, et croisant celui de son père.*

SAINT-LÉGER.

Ah! ah! bon jour, mon père; comment te portes-tu?... Eh bien! toujours en querelle avec ma cousine?

LORMEUIL.

Oui, elle veut blâmer mon système d'éducation.

ANGÉLIQUE.

Il est vrai que je n'aime pas les systèmes.

LORMEUIL.

Mais le mien est fondé sur la nature; il repose sur trois principes bien simples : ne prendre jamais conseil que de sa conscience, ne faire que ce qui paraît juste, ne se laisser jamais abattre par l'adversité, ne voilà-t-il pas, mon fils, ce que je ne cesse de te répéter?

SAINT-LÉGER.

Oui, mon père; j'ai toujours suivi ces principes de point en point. Je ne suis rentré qu'à quatre heures; nous avons passé la soirée chez cette petite princesse étrangère; on a joué un jeu d'enfer!... Tu sais bien cette femme si jolie, de ce faiseur d'affaires, si fripon? Eh bien! je parie qu'elle a perdu plus d'argent dans la nuit que son mari n'en avait gagné dans le jour.

LORMEUIL.

Diable ! c'est beaucoup dire !

ANGÉLIQUE, *brodant.*

Quelle conversation !

LORMEUIL.

Moi, j'étais chez cette dame....

SAINT-LÉGER.

Ah ! je t'entens ; tes amours....

LORMEUIL.

Il paraît qu'elle est fort riche : elle a une maison bien montée, un superbe équipage, un écrin magnifique.... Je t'avouerai même que j'ai sur elle des projets sérieux.

SAINT-LÉGER.

Bah ! est-ce que tu voudrais te remarier ?

LORMEUIL.

Ça te ferait de la peine peut-être ?

SAINT-LÉGER.

Moi ? pas du tout, j'en serai enchanté, je danserai à ta noce, et tu pourras bien aussi danser à la mienne. Pour l'originalité du fait, nous devrions, tous deux nous marier le même jour.

ANGÉLIQUE.

En vérité, il y aurait de quoi rire ! Ah ! que vous êtes fous !

LORMEUIL.

Ne parles pas, toi ; car, au lieu de deux mariages, nous pourrions bien en faire trois.... Merville....

ANGÉLIQUE.

C'est bon, mon oncle, ne faites pas attention à moi.

LORMEUIL.

Ah ! ça, d'après ce que tu me dis, il paraît que tu as fait un choix ?

SAINT-LÉGER.

Oui, depuis vingt-quatre heures que je ne t'ai vu, j'ai fait une passion qui ne finira qu'avec ma vie.

LORMEUIL.

C'est un peu fort.

SAINT-LÉGER.

Comment ne l'aimerais-je pas ?... c'est une petite maîtresse accomplie; je l'ai rencontrée dans la société. Figure-toi qu'elle a les plus grands yeux, le boudoir le plus élégant, la main la plus blanche, le carlin le plus petit, le laquais le plus haut, et la voiture la plus basse qui soient dans Paris.

LORMEUIL.

Il est charmant ! Il est d'une gaieté ! Il a de l'esprit comme un ange ! Ah ! ça, dis-moi, comment es-tu dans tes finances ?

SAINT-LÉGER.

A merveille ! je n'ai pas un sol.

LORMEUIL.

Il ne faut pas qu'un jeune homme soit sans argent; il me reste cent louis, partageons comme deux frères.

SAINT-LÈGER.

A charge de revanche; quand je me trouverai en fonds je t'en prêterai : mais, à propos, tu nous présentes ta belle dame aujourd'hui à déjeûner, veux-tu que j'aille chercher la mienne ?

LORMEUIL.

Parbleu ! volontiers.

SAINT-LÉGER.

Elle sera censée venir chez ma cousine, bien entendu; car elle est honnête, quoiqu'elle soit célèbre.

LORMEUIL.

Je brûle de connaître une femme si rare.

SAINT-LÉGER.

Ah ! ça, mon père, je ne te dis pas adieu. Tiens, j'ai idée que tes cinquante louis me porteront bonheur. Je cours chercher ma belle, je passe à l'académie, et je ne reparaîtrai que suivi de Plutus et des Grâces. *(Il sort).*

SCÈNE V.

LORMEUIL, ANGÉLIQUE.

LORMEUIL.

Qu'on est heureux d'avoir un fils comme celui-là! Qu'ils viennent ici ces pères qui sont toujours sévères et grondeurs ; ils rendent leurs enfans hypocrites ; l'amitié, la douce confiance, ont fait briller les heureuses qualités du mien : tu te le rappelles, à dix ans c'était un prodige.

ANGÉLIQUE.

Hélas ! ces petits prodiges deviennent presque toujours de grands mauvais sujets. Il n'en est pas ainsi de votre second fils Henry.

LORMEUIL.

Ne m'en parle pas : élevé d'après les principes antiques de sa mère, c'était un pauvre sire, sans vivacité, sans génie, il ne tenait pas de moi.

ANGÉLIQUE.

J'en conviens, il ne savait pas tout à dix ans ; mais à quinze son esprit s'est développé ; maintenant il a tout appris, et Saint-Léger a tout oublié.

LORMEUIL.

Ah ! ça, ne me dis pas de mal de mon fils, ou nous nous brouillerons.

ANGÉLIQUE.

Vous voyez, au contraire, que j'en fais l'éloge.

LORMEUIL.

Oui, de Henry.

ANGÉLIQUE.

N'est-il pas votre enfant comme l'autre ?

LORMEUIL.

Sans doute.

ANGÉLIQUE.

Il est même étonnant que le sachant à Paris, vous ne lui ayez pas encore permis de rentrer dans la maison paternelle.

LORMEUIL.

Allons, est-ce que c'est ma faute à moi ? pourquoi se prend-il de querelle avec son frère ? Mon fils ne l'aime pas, ce seraient des disputes sans fin. D'ailleurs, Saint-Léger s'est prononcé, si son frère rentre il me quitte, et tu sens bien que je ne dois pas balancer.

ANGÉLIQUE.

Que vous êtes injuste !

LORMEUIL.

Tiens, je préfère l'aller voir.

ANGÉLIQUE.

Que vous êtes faible !

LORMEUIL.

Allons, qu'il vienne et je le recevrai ; mais tu me mets du noir dans l'ame. Eh ! voilà Merville qui, j'espère, va m'égayer un peu.

ANGÉLIQUE.

(A part). Faisons vîte avertir Henry que son père consent à le voir. *(Haut)*. Je vous laisse avec monsieur ; vous attendez du monde et je vais surveiller les préparatifs du déjeûner.

(Elle sort).

SCÈNE VI.

MERVILLE, LORMEUIL.

LORMEUIL.

Vous voilà donc, mon ami ; que diable êtes-vous devenu depuis trois jours ?

MERVILLE.

Ah ! mon cher, ne m'en parlez pas ! je suis accablé, abymé ; j'ai eu les occupations les plus pressantes, les plus sérieuses : un bal à ouvrir, un duel à arranger, une actrice à faire débuter, un journaliste à séduire, un mariage à faire, un divorce à prévenir, une anecdote secrète à publier, un seigneur danois à présenter, et un cheval anglais à faire courir. Vous en douteriez-vous ? tout cela a été pour moi l'ouvrage de vingt-quatre heures.

LORMEUIL.

Comme il est répandu ! Quel homme précieux !

MERVILLE.

Je ne vous ai pas négligé, je me suis occupé de vos affaires et de vos plaisirs. Les affaires vont mal.

LORMEUIL.

Tant pis !

MERVILLE.

Mais les plaisirs vont bien.

LORMEUIL.

Tant mieux !

MERVILLE.

Je sors de chez votre banquier, il n'a plus de fonds à votre disposition.

LORMEUIL.

Ah ! diable !

MERVILLE.

Mais cette femme si riche, si aimable, est déterminée à vous épouser.

LORMEUIL.

Ah! bon!

MERVILLE.

A une heure vous serez obligé d'assister à une assemblée de vos créanciers.

LORMEUIL.

C'est cruel!

MERVILLE.

A deux heures, nous avons une partie charmante, organisée pour Bagatelle.

LORMEUIL.

C'est divin!

MERVILLE.

Votre hôtel est bien grévé d'hypothèques, et peut-être sera-t-il vendu par autorité de justice.

LORMEUIL.

Vous m'affligez!

MERVILLE.

Votre nom se répand de plus en plus; on a beaucoup parlé de vous hier chez un ministre; il m'a chargé de vous inviter à souper.

LORMEUIL.

Vous m'enchantez! D'après cela, il paraît que mes affaires ne vont pas si mal.

MERVILLE.

Mon Dieu non! ce n'est qu'un moment de gêne, et tout s'arrangera.

LORMEUIL.

Dans tous les cas, la terre de Saint-Léger, dont mon fils a hérité, vaut cinquante mille écus, et il se fera un plaisir....

MERVILLE.

Oui, oui, sans doute, ne vous inquiétez de rien, et songez que mon crédit, ma fortune, mes protections, tout ce que j'ai vous appartient.

LORMEUIL.

En effet, vous devez être riche, vous, car vous ne dépensez rien, vous mangez toujours chez les autres.

MERVILLE.

Hélas ! c'est un sacrifice continuel que je fais à l'amitié.

LORMEUIL.

Vous savez que Cidalise déjeûne avec nous?

MERVILLE.

Oui, je suis même étonné qu'elle ne soit pas encore ici, elle montait en voiture quand j'ai quitté son hôtel ; elle arrive dans un équipage à quatre chevaux ; elle est couverte de diamans, de dentelles magnifiques. Je crois l'entendre, je vous laisse avec elle, et vais, de mon côté, tâcher d'intéresser la belle Angélique en ma faveur. *(Il sort).*

SCÈNE VII.

LORMEUIL, SAINT-LÉGER, CIDALISE *en désordre.*

SAINT-LÉGER.

Remettez-vous, madame, de grâce !.... Un fauteuil ? un flacon ?

CÉDALISE.

Ah ! Dieux ! quelle horrible aventure !

LORMEUIL.

Vous me faites frémir, bel ange ; que vous est-il donc arrivé ?

SAINT-LÉGER.

En passant dans la rue Vivienne, madame a été attaquée par une troupe....

LORMEUIL.

De voleurs?

SAINT-LÉGER.

Non, de créanciers! ah! la vile canaille!

CIDALISE.

Figurez-vous, monsieur, que depuis deux ou trois ans, je dois quelques milliers de livres à mes marchands, et que ces drôles-là ont l'impertinence de les réclamer, comme si je ne leur devais que depuis huit jours.

LORMEUIL.

Voilà d'imprudens faquins!

CIDALISE.

Dix fois je les ai fait jeter à la porte; mais ces misérables ne se sont-ils pas avisés de former une coalition contre moi? Sachant que je sortais aujourd'hui, ils se sont attroupés, sont allés m'attendre au détour d'une rue, ont fait arrêter mon cocher, m'ont forcé de descendre, et, sans autre forme de procès, le maquignon s'est emparé de mes chevaux, le sellier de ma voiture, le bijoutier de mes diamans, le marchand de modes, de mon voile de dentelles; enfin, ces coquins-là m'ont volé tout ce qui leur appartenait.

LORMEUIL.

C'est épouvantable!

CIDALISE.

Voyez, voyez, comme ils m'ont dépouillée!

SAINT-LÉGER.

Il est encore fort heureux que votre couturière ne se soit pas trouvée de la coalition.

LORMEUIL.

Madame, voilà un événement capable de vous immortaliser.

SAINT-LÉGER.

Je voulais bien défendre madame contre ses créanciers; mais je tremblais qu'il ne s'en trouvât quelqu'un des miens dans la mêlée. Eh! voici le déjeûner.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MERVILLE, ANGÉLIQUE.

LORMEUIL.

Ma nièce, je te présente....

SAINT-LÉGER.

Ma cousine, j'ai l'honneur de vous présenter...

LORMEUIL.

Ma future épouse.

SAINT-LÉGER.

Tu veux plaisanter; mon père, c'est la mienne.

LORMEUIL.

Doucement, doucement, monsieur mon fils.

CIDALISE.

Comment! vous êtes son père?

LORMEUIL.

Sans doute.

CIDALISE.

Comment! vous êtes son fils?

SAINT-LÉGER.

Mais, oui.

CIDALISE.

Ah! la rencontre est unique; aventure sur aventure.

LORMEUIL.

C'est donc là la dame dont tu me parlais ce matin?

SAINT-LÉGER.

Oui; c'est donc la belle que tu voulais épouser?

LORMEUIL.

Elle-même.

SAINT-LÉGER.

Il ne te manquait plus que d'être mon rival.

MERVILLE.

Ah ça! le déjeûner se réfroidit, mettons-nous à table.

CIDALISE.

Madame, je brûlais depuis long-temps de faire votre connaissance. *(Bas à Lormeuil).* Elle a bien l'air d'une provinciale.

ANGÉLIQUE.

Il suffit que vous soyez présentée par mon oncle....

MERVILLE.

Permettez-moi, belle dame, de vous offrir une tasse de thé.

SAINT-LÉGER.

Tu sais bien tes cinquante louis, mon père? eh bien! ils sont perdus; ç'a été l'affaire d'une minute.

LORMEUIL.

Cependant, tu ne devais reparaître, disais-tu, que suivi de Plutus et des Grâces.

SAINT-LÉGER.

Je n'ai rempli que la moitié de ma promesse.

CIDALISE.

Ah! j'en suis désolée; car je me proposais de recourir à vous dans le petit embarras où je me trouve.

LORMEUIL

Comment donc; mais vous devriez avoir de l'argent, madame, vous ne payez pas vos créanciers.

CIDALISE.

Et le cher Merville, qui ne dit rien; il aime à obliger ses amis?

MERVILLE.

Ah! mon Dieu! que ne vous êtes-vous adressée à moi.... quinze jours plutôt.... j'aurais pu vous être utile.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, UN VALET.

LE VALET, *annonçant.*

Monsieur Gripper!

LORMEUIL.

Il arrive bien à propos Faites entrer. *(Le valet sort).*

CIDALISE.

Qu'est-ce ?....

LORMEUIL.

C'est l'homme qu'il nous faut à tous; un juif de ma connaissance...

SCÈNE X.

LES MÊMES, GRIPPER, *(il est à l'incroyable).*

LORMEUIL.

Ah ! bon jour, mon cher Gripper!

GRIPPER.

Serviteur, M. Lormeuil.

CIDALISE.

Comment ! c'est un juif, ça !

LORMEUIL.

Sans doute; c'est un juif à la mode, il fait l'agio.

GRIPPER.

Vous voilà tous bien tranquilles, ici; vous devez cependant vous douter du motif de ma visite.

LORMEUIL.

Vous venez m'offrir de l'argent... A quel taux?

GRIPPER.

Mon ami, vos effets n'ont plus de cours sur la place.

LORMEUIL.

Comment ?

GRIPPER.

Vous êtes entièrement ruiné.

TOUS.

Oh ciel!

GRIPPER.

Je vous ai prêté, tout le temps qu'il y a eu des

nantissemens solides ; mais vos biens sont saisis, et c'est tout en gémissant sur votre malheureux sort que je viens de me rendre adjudicataire de votre maison.

LORMEUIL.

Hélas ! se pourrait-il ?

MERVILLE, *buvant.*

Mon ami, je vous plains.

CIDALISE.

C'est affreux !

GRIPPER.

Ne vous désolez pas, mon ami; nous tâcherons de vous distraire. Voulez-vous venir dîner demain avec moi ?

LORMEUIL.

Monsieur, n'ajoutez pas à mon malheur par cette froide raillerie.

CIDALISE.

Ah ! Dieu ! que c'est cruel ! *(Bas à St.-Léger).* Vous avez-là votre carick, allons faire un tour au bois de Boulogne.

MERVILLE.

M. Gripper, vos propos sont très-déplacés.

GRIPPER.

Ma foi, écoutez donc; à Paris, les affaires comme les affaires, et les plaisirs comme les plaisirs : on fait saisir un homme, ça n'empêche pas de dîner avec lui.

LORMEUIL.

Un moment, monsieur; mes affaires ne sont peut-être pas aussi désespérées que vous le croyez... Mon fils, voici le moment de me prouver si tu m'aimes.

SAINT-LÉGER.

Ah ! sans doute; je t'aime !

LORMEUIL.

C'est toi qui, en grande partie, as dissipé ma fortune, il faut m'aider à la réparer. La terre de Saint-Léger que t'a léguée ta tante....

SAINT-LÉGER.

Comment! la terre de Saint-Léger?... Tu comptes là-dessus?.... J'en suis désespéré; mais il y a long-temps qu'elle est mangée.

ANGÉLIQUE.

Je l'avais bien prévu!

LORMEUIL.

Eh quoi, monsieur! vous avez osé vendre sans me consulter?

SAINT-LÉGER.

Oui, je sens que j'ai eu tort; mais cependant, permettez-moi de vous rappeler vos principes : « Ne consultez jamais que votre conscience.... »

LORMEUIL.

Mais comment avez-vous pu?...

SAINT-LÉGER.

« Ne faites jamais que ce qui vous paraît juste... » J'avais besoin d'argent, il m'a paru juste de m'en procurer....

LORMEUIL.

Monsieur, j'admire votre sang-froid, lorsque je suis ruiné.

SAINT-LÉGER.

Mais, mon père, vous m'avez dit qu'il ne fallait pas se laisser abattre par l'adversité, et....

LORMEUIL.

Me voilà bien puni!... Sortez.

CIDALISE.

Allons, au lieu de vous attrister, venez avec nous, nous tâcherons de vous consoler.

GRIPPER.

Je vous offre ma voiture. Au reste, je ne suis pas corsaire; et, pour preuve de mon amitié, je vous donne jusqu'à demain pour vider le local.

CIDALISE.

Vous verrez que tous les créanciers de Paris se sont donnés le mot. Les miens m'ont fait sortir de ma voiture, les votres vous font sortir de votre

maison.... Cela devient très-alarmant pour les honnêtes gens.

SAINT-LÉGER.

Mon père....

LORMEUIL.

Laissez-moi, monsieur.

CIDALISE, *à Saint-Léger.*

Ne vous désolez pas, c'est un petit moment d'humeur qui se passera. *(A Lormeuil).* Adieu, mon cher ami, imitez-moi, prenez votre parti en brave; mais songez donc que dans ce pays-ci on n'est jamais plus près de la fortune que quand on est ruiné. *(Ils sortent).*

SCÈNE XI.

MERVILLE, LORMEUIL, ANGÉLIQUE.

LORMEUIL.

Lui, pour qui j'ai tout sacrifié!

MERVILLE, *se levant de table.*

Ah! les ingrats! quelle femme légère! quel homme endurci! quel fils étourdi!

LORMEUIL.

Il ne me reste que vous!

MERVILLE.

Sans doute, je vous ferai connaître si je suis votre ami; votre infortune ne durera pas, je vous en réponds, et... la délicatesse m'empêche d'en dire davantage.... Adieu! *(A part).* Allons vîte retirer les effets que j'ai dans la maison.

LORMEUIL.

Adieu, mon cher ami!

MERVILLE.

Vous aurez de mes nouvelles plutôt que vous ne croyez.

SCÈNE XII.

ORMEUIL, ANGÉLIQUE.

LORMEUIL.

Voilà un ami véritable!

ANGÉLIQUE.

Il est un peu plus hypocrite que les autres et voilà tout.

LORMEUIL.

Non, il m'aime, et je suis sûr qu'il va tout mettre en usage..... Mais c'est la conduite de mon fils qui m'afflige.

ANGÉLIQUE.

Vous devez sentir maintenant qu'on ne se désaisit pas sans danger de l'autorité paternelle.... Mais ce n'est pas le moment de vous adresser des reproches. Vous savez que mon patrimoine me reste; en attendant que vos affaires s'arrangent, retirons-nous à la campagne, je vous offre tous les secours, toutes les consolations qui sont en mon pouvoir.

LORMEUIL.

Ah! ma bonne amie, je reconnais ton bon cœur, mais je suis au désespoir; c'est à présent que je dois craindre, plus que jamais, la présence de mon fils Henry. Que lui dirai-je quand il me redemandera la fortune de sa mère?

ANGÉLIQUE.

Vous devez mieux augurer de sa tendresse; il a été élevé à l'école du malheur, et je suis sure qu'il compatira au vôtre.

LORMEUIL.

Tout mon espoir est dans Merville; je suis persuadé qu'il ne se donnera pas de repos que le mien ne soit assuré!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, UN VALET.

LE VALET.

Un inconnu vient de remettre cette lettre chez votre portier.

LORMEUIL.

Encore quelque nouveau malheur; je tremble de l'ouvrir!... Oh! ciel! dois-je en croire mes yeux!

ANGÉLIQUE.

Qu'est-ce?

LORMEUIL, *lisant.*

« M. de Lormeuil est invité à demeurer tranquille; ses principaux créanciers sont satisfaits, » et d'ici à vingt-quatre heures on aura obtenu » main-levée de la saisie de ses biens; son hôtel » seul est vendu, mais on est en négociation pour » le racheter. On n'exige d'autre preuve de reconnaissance, de la part de M. de Lormeuil, que de » ne pas chercher à connaître l'auteur de cette » lettre ».

Sérait-ce une ironie? Voudrait-on insulter à mon malheur?

ANGÉLIQUE.

Mais quels sont ces papiers qui sont tombés de la lettre?

LORMEUIL.

Des billets de caisse! En voilà pour une somme considérable.

ANGÉLIQUE.

Quel peut être le mortel généreux?...

LORMEUIL.

Je n'en saurais douter, c'est Merville.

ANGÉLIQUE.

Quoi! vous croyez?...

LORMEUIL.

Rappelles-toi son émotion quand il m'a quitté, les paroles qu'il a prononcées en sortant : *Votre infortune ne durera pas; ma delicatesse m'empêche de poursuivre; avant peu vous aurez de mes nouvelles.*

ANGÉLIQUE.

En effet, je me souviens....

LORMEUIL.

Oui, c'est lui, j'en suis certain. D'abord, c'est

l'homme le plus obligeant de Paris ; cela t'étonne, je le vois....

ANGÉLIQUE.

De pareils traits sont si rares qu'on a lieu de s'en étonner.

LORMEUIL.

Ah ! trop généreux ami, comment pourrai-je jamais m'acquitter envers toi ?... Ma chère Angélique, il faut que tu m'aides à payer la dette sacrée de la reconnaissance ; depuis long-temps Merville t'aime, sois enfin sensible à ses vœux, et que ta main devienne le digne prix de son dévouement.

ANGÉLIQUE.

Je vous entends, mon oncle ; je n'aime pas M. de Merville, et je vous avoue même qu'il m'avait inspiré jusqu'ici plus que de l'indifférence, mais je dois tout à votre libérateur ; et si, en effet, c'est Merville qui est auteur de cette belle action...

LORMEUIL.

Eh ! qui veux-tu que ce soit ?

ANGÉLIQUE.

Je suis prête à surmonter mon penchant et à unir ma destinée à la sienne.

LORMEUIL.

Ah ! tu me combles de joie ? Ce cher Merville, comme il sera content, je brûle de le voir pour lui annoncer son bonheur !

ANGÉLIQUE.

Arrêtez ! j'aperçois votre fils Henry.

LORMEUIL.

Henry ?

ANGÉLIQUE.

Accordez-lui quelques instans ; et, s'il m'est permis de vous demander une grâce, je vous prie de l'accueillir comme un fils tendre et soumis.

LORMEUIL.

Allons, qu'il vienne.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, HENRY.

HENRY, *se jetant aux pieds de son père.*

Mon père !

LORMEUIL.

Bon jour, mon fils.

HENRY.

Ah ! mon père, que les jours que j'ai passés loin de vous m'ont semblés longs, et qu'il me tardait de vous offrir le tribut de mon respect !

LORMEUIL.

C'est bon, mon cher ami, je suis bien aise de te revoir.

ANGÉLIQUE, *à part.*

L'adversité rend donc les hommes plus justes !

LORMEUIL.

Mais, monsieur, ne venez-vous pas pour réclamer....

HENRY.

Ce qui m'appartient....

LORMEUIL.

Une portion dans l'héritage de votre mère ?

HENRY.

Non, mon père, une place dans votre cœur !

LORMEUIL.

Ah ! mon ami, que j'ai été injuste ! j'ai eu bien des torts envers toi !

HENRY.

Je ne m'en suis jamais aperçu; et, d'ailleurs, ils sont tous réparés, puisque vous me rendez votre amitié.

LORMEUIL.

Apprends le double bonheur qui m'arrive aujourd'hui : J'étais totalement ruiné, et le ciel me rend en même-temps ma fortune et mon fils..... Tu connaîtras le mortel généreux, auteur de tant de bienfaits, et tu applaudiras toi-même au choix que j'ai fait de lui pour être l'époux d'Angélique.

HENRY.

Grands Dieux !

LORMEUIL.

Mais, je cours à sa recherche; j'ai donné les premiers momens à la tendresse, il est bien juste que j'en consacre quelques-uns à la reconnaissance. Au revoir, mon cher Henry. Adieu, ma chère Angélique. *(Il sort).*

SCÈNE XV.

HENRY, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah ! Dieux ! si mes soupçons pouvaient se confirmer !

HENRY.

(A part). Mettons sa fidélité à l'épreuve. *(Haut).* Que viens-je d'apprendre, ma cousine ?

ANGÉLIQUE.

La vérité.

HENRY.

Comment ! il se pourrait ?...

ANGÉLIQUE.

Ecoutez-moi, Henry, et vous me jugerez ensuite. Les malheurs que j'avais prévus ce matin étaient plus prochain que je ne le croyais, la ruine de votre père était déjà complète; abandonné de ses amis, de son fils même, tout-à-coup ses biens sont rachetés par un inconnu, et votre père exige que je lui donne ma main... Dites-moi, vous-même si je puis la refuser ?

HENRY.

Non, sans doute, non, tout vous fait un devoir de la lui accorder.

ANGÉLIQUE, *à part.*

C'en est fait, il ne m'aime plus.

HENRY.

Et je vous conseille de l'épouser dès aujourd'hui.

ANGÉLIQUE.

Henry, je ne me serais pas attendu à un pareil discours de votre part.

HENRY.

Mais votre résolution n'était-elle pas prise ? et devez vous me blâmer parce j'approuve ce que vous voulez faire ?

ANGÉLIQUE.

Non, monsieur, vous ne connaissez pas encore mes vrais sentimens ; sans doute, je désirais témoigner ma reconnaissance à celui qui sauva votre père ; mais je tremblais de voir en lui mon époux. Vous voulez que je me sacrifie, eh bien ! je serai la femme de Merville.

HENRY.

De Merville ? mais qui vous a dit que ce fut lui ?

ANGÉLIQUE.

(A part). Ah ! je commence à me rassurer. *(Haut)*. Votre père dit en avoir la certitude.

HENRY.

Mon père se trompe ; cet homme est incapable d'une pareille action, si j'en juge par le portrait que vous m'en avez fait ce matin.

ANGÉLIQUE.

Vous avez raison. Cependant, toutes les apparences sont en sa faveur ; et quel autre que lui.....

HENRY.

Je ne sais, mais je pense que celui qui fut utile à mon père, ne se fera jamais connaître.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LORMEUIL, MERVILLE.

LORMEUIL.

Le voilà, le voilà ! je le connais à la fin mon bienfaiteur. Angélique, mon fils, tombez à ses genoux.

MERVILLE.

Non, je vous en prie, ne vous dérangez pas.

LORMEUIL.

Nous vous devons tout.

MERVILLE.

Eh ! non, vous ne me devez rien.

LORMEUIL.

Mais, mon fils, vous demeurez bien froid, quand vous devriez être aux pieds de monsieur.

MERVILLE.

A mes pieds ! ah ! c'est trop ; je vous en dispense, jeune homme.

HENRY, *à part.*

L'impudent !

LORMEUIL.

Quel excès de délicatesse ! où croyez-vous que je l'ai trouvé ? emportant ses meubles, il voulait changer de maison, pour se soustraire tout-à-fait à notre reconnaissance.

MERVILLE.

En effet, je voulais me soustraire.... (*A part.*) Le diable m'emporte si j'y comprends rien.

LORMEUIL.

Allons, mon ami, ne niez plus ; votre embarras vous trahit ! ..... Et voici, j'espère, une bonne raison pour vous engager à parler : ma nièce est décidée à vous épouser.

ANGÉLIQUE.

Oui, sans doute, j'épouserai le bienfaiteur de mon oncle ; mais il faut des preuves....

LORMEUIL.

Des preuves ? mais nous en avons mille.

HENRY, *à part.*

Ah ! quel supplice.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, GRIPPER.

GRIPPER.

Ah ! mon cher, vous savez, je ne suis pas allé au bois de Boulogne.

HENRY, *à part.*

Ah! ciel, Gripper, comment me cacher à sa vue.

GRIPPER.

On m'attendait à votre porte; vos affaires sont arrangées; on vient même de racheter votre maison. Parbleu, vous avez de bons amis.

LORMEUIL, *serrant la main de Merville.*

Ah! oui, de vrais amis.

GRIPPER.

Savez-vous qu'on vous a rendu là un graud service?

LORMEUIL, *de même.*

Ah! oui, un service signalé.

MERVILLE.

En vérité, je suis confus....

GRIPPER.

Mais, dites-moi donc un peu, qu'est-ce que c'est que ce M. Henry?

LORMEUIL.

Henry? c'est mon fils, le voilà.

GRIPPER.

Votre fils! mais c'est le jeune homme qui m'a été adressé par mon correspondant de la Martinique.

LORMEUIL.

Eh bien?

HENRY.

De grâce, finissez.

GRIPPER.

Il avait placé cinq cents millle francs chez moi...

HENRY.

Arrêtez, monsieur je vous prie.

GRIPPER.

Et c'est avec cette somme, que vos affaires ont été arrangées.

LORMEUIL.

Grand Dieu! se pourrait-il? (*se jetant dans ses bras*) ah! mon fils!

ANGÉLIQUE.

Mon cher Henry!

MERVILLE.

O modèle de piété filiale!

LORMEUIL.

Mais, dis-moi pourquoi me cachais-tu....

HENRY.

Je vous devais tout, mon père, et je ne voulais pas que vous dussiez rien à votre fils.

MERVILLE.

Ah! les beaux sentimens!

LORMEUIL.

Mais vous, monsieur, qui vous laissiez remercier là tranquillement.....

MERVILLE.

Ma foi, écoutez donc, le public est si méchant; il vous prête tant de mauvaises actions, que quand il vous en attribue une bonne, il faut bien se garder de le détromper.... Au reste, je ne veux pas que personne ait les prémices de cette nouvelle; et je sors pour aller la raconter à tout le monde. (*Il sort*).

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, HORS MERVILLE.

LORMEUIL.

Ma chère Angélique, tu avais promis ta main à mon bienfaiteur?

ANGÉLIQUE.

Oui, mon oncle, je vous entends; trop heureuse d'acquitter en même-temps la dette de la reconnaissance et celle de l'amour!

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, SAINT-LÉGER, CIDALISE.

SAINT-LÉGER.

Eh bien! que vient donc de m'apprendre Merville? Tu es arrivé, mon frère; tu as fait fortune; je ne t'en veux plus, embrassons-nous.

LORMEUIL.

Oui, monsieur; il m'aide à réparer vos extravagances, et à payer tous mes créanciers.

CIDALISE.

Oh! que j'aurais besoin d'un frère comme celui-là!

SAINT-LÉGER.

Tu as bien fait de gagner beaucoup d'argent en Amérique; car nous en avons furieusement dépensé en Europe.

LORMEUIL.

Vous, monsieur, songez à mettre un terme à vos folies; prenez désormais votre frère pour modèle. Puisse, la leçon d'aujourd'hui, n'être pas perdue! Il est bon d'être l'ami de ses enfans; mais il faut savoir être leur père.

FIN.

AVIS.

Madame MASSON tient généralement tout ce qui concerne la Librairie, Romans nouveaux, pièces de théâtre, anciennes et modernes, et l'on peut s'abonner chez elle pour la lecture.